

Hispanisme et équipes de recherche aujourd'hui

PIERRE CIVIL

Université Sorbonne-Nouvelle Paris-III

Dans le cadre thématique retenu pour ces journées d'étude de la SHF, il apparaît opportun d'aborder sous l'angle de l'« Hispanisme et l'évolution des équipes de recherche » la question aussi large que complexe de la « Transversalité et [de la] visibilité disciplinaire ». Cette contribution ne saurait prétendre à un panorama exhaustif et va recouper largement des aspects sur lesquels se sont exprimés d'autres intervenants. Elle se limite donc à quelques remarques susceptibles d'engager et de nourrir un échange sur le sujet.

Comme cela se pratique habituellement, j'ai aussi de mon côté interpellé un certain nombre de collègues, non pas sous la forme d'une enquête systématisée mais celle d'un simple appel à proposer des points de vue ou des suggestions. M'y étant pris assez tard, je n'ai reçu que peu de réponses à mes requêtes. Pour autant, même en nombre restreint, les commentaires qui m'ont été adressés ne manquent pas d'intérêt.

Voici, parmi bien d'autres, les pistes que je soumettais à réflexion dans ma demande :

Quelle a été la restructuration éventuelle de votre unité de recherche d'appartenance au cours de ces dernières années ?

Quelle place occupe l'hispanisme dans cette structure plurielle (aspects positifs et négatifs) ?

Et, concernant sans doute l'aspect central de notre sujet :

Quelles sont les conséquences induites sur les formes et les contenus de la recherche (visibilité, innovation, transdisciplinarité, dilution, perte de substance, etc.) ?

Mais j'invitais à aborder aussi :

les rapports entre recherche collective et recherche individuelle,

les effets ressentis des évaluations multiples que connaissent actuellement les activités scientifiques universitaires.

A travers ces quelques facettes, j'en appelais, on le voit, à l'expérience de tout un chacun dans la diversité de situations vécues au sein de nos universités de rattachement.

Comme certains s'en souviennent, les journées d'étude de Poitiers en 2006 avaient mis le sujet à leur ordre du jour. La contribution signée de Michèle Ramond et Nadine Ly sur les équipes de recherche transversales constitue naturellement un point de référence des plus intéressants. Ce compte rendu, centré sur les notions de transversalité et de regroupement, mais aussi sur les questions de corpus et de perspectives idéologiques, est toujours disponible sur internet.

Il est évident que depuis 2006 la recherche a connu d'importantes évolutions d'ordre structurel ou administratif. Pour résumer, rappelons en vrac : la création de l'AERES, instance nationale d'évaluation, et parallèlement de l'ANR, chargée d'instaurer et de promouvoir une recherche sur projets de trois ou quatre ans, mais aussi les offres concernant les projets européens (ERCT) et d'autres opportunités du même ordre. Le récent « Grand emprunt » a rajouté LABEX et autres IDEX (aujourd'hui en débat) tandis que la création récente des PRES invite, de fait, à reconsidérer l'organisation même de la recherche.

L'incitation appuyée à regrouper ou à fusionner les structures de l'activité scientifique s'est accentuée. Je ne saurais oublier enfin de relever la situation pour le moins préoccupante des pertes de postes, et du recul, dans certains cas, du potentiel de formation de notre discipline (disparition des préparations au CAPES et à l'Agrégation). Le rajeunissement progressif du corps des enseignants-chercheurs, qui induit forcément de nouveaux regards, est sans doute une donnée à prendre en considération, de même que les effets indirects de la thèse en trois ans (mais, on le sait, beaucoup plus en moyenne), qui invitent à resserrer les champs traditionnels de la recherche. On pourrait signaler encore bien des critères interférant sur la question de la structuration des équipes hispanistes qui se pose, à mon sens, en termes de contraintes institutionnelles, de chaîne de conséquences et de stratégies d'adaptation. Ce sont là les points que j'aborderai tour à tour.

Questions de contraintes

Michèle Ramond et Nadine Ly établissaient donc en 2006 un panorama de la structuration d'équipes hispanistes regroupées en champs de disciplines (que l'on peut qualifier de voisines) autour d'aires géographiques ou linguistiques spécifiques (Méditerranée, langues romanes...), ou parfois (mais moins souvent) de propositions

théoriques ou méthodologiques, chacune revendiquant comme préalable ou comme orientation majeure le concept d'interdisciplinarité. Une telle déclaration d'intention mérite évidemment d'être précisée dans ses modalités concrètes comme dans ses attendus scientifiques (des collègues se sont exprimés ici même sur le sujet). Un tel processus, me semble-t-il, s'est renforcé. J'en veux pour preuve le cas (que je connais d'autant mieux qu'il concerne une Unité dont je suis responsable) d'intégration actuelle d'une équipe de collègues italianistes (médiévistes et contemporanéistes) dans une structure de recherche qui regroupait au départ deux centres « historiques » travaillant sur le Siècle d'Or espagnol et la Renaissance italienne. Cet élargissement pose le problème, au-delà même de l'alourdissement des principes de gouvernance et de gestion, des spécialisations traditionnelles et de la cohérence des périmètres de recherche. On pourrait évidemment multiplier les exemples de situations de ce type.

Comme nous le savons tous, la comptabilisation rigoureuse des enseignants-chercheurs à titre principal dans toute équipe prétendant à une reconnaissance ministérielle a eu pour effet de clarifier sans doute les rattachements administratifs de chacun et de favoriser ainsi l'identification de domaines de recherche propres à telle ou telle université. Il s'agissait d'inverser le principe en vigueur des grandes équipes actives et rayonnantes, ces « têtes de réseaux » prospérant dans les universités parisiennes et celles des grandes villes de province. Le CNRS qui accueillait autrefois des laboratoires à fort potentiel scientifique s'est progressivement détourné de la recherche portant sur des aires linguistiques européennes, notamment celles de l'espagnol et de l'italien. Par ailleurs, l'autonomie des universités et l'importance accordée aujourd'hui à la recherche comme variable de la dotation financière du Ministère engagent les établissements à spécifier leur politique en la matière et à la rendre aussi visible qu'efficace. Ces logiques s'opèrent parfois au détriment des pratiques intéressantes des aires disciplinaires étroites ou peu propices, pour reprendre l'expression en usage, aux « retombées sociétales ». Il ne s'agit pas de stigmatiser, bien sûr, mais de constater des situations peu favorables à l'essor de certaines recherches, problème dont les équipes dirigeantes des universités sont le plus souvent tout à fait conscientes.

Les présentations qui ouvrent les sites internet des équipes de recherche de la plupart des universités traduisent assez bien cet état de fait. Je prendrai ici, à titre d'exemple, le cas du

laboratoire CECILLE de Lille-III consacré aux langues et civilisations étrangères, regroupant 87 chercheurs statutaires, 17 associés et 68 doctorants. Après un bref historique des étapes de la restructuration de l'équipe, la page d'accueil souligne les objectifs visés : atteindre une taille suffisante, assurer une meilleure visibilité, améliorer l'attractivité, notamment au niveau international. Le défi à relever est celui, je cite, « de l'interdisciplinarité et du fonctionnement commun ». Il s'agit de mieux se connaître et de travailler ensemble, de promouvoir une ouverture de la recherche. Suivent des affirmations de principe concernant, mais c'est important, la politique de recrutement de l'unité. L'hispanisme est concerné par un axe, l'axe 8 sur les mondes méditerranéens et les Amériques.

Cette situation, telle que je viens de l'exposer à travers le cas du laboratoire lillois, est devenue aujourd'hui la plus répandue. Il nous appartient de la faire évoluer au besoin.

Effets et conséquences

Les discours ambiants soulignent volontiers, et avec quelque raison sans doute, des effets de perte d'identité ou de perte de substance, la faible pertinence de thèmes convergents, le plus souvent imposés, voire la dilution des objets de recherche traditionnels dans des ensembles informels qui, à terme, mettraient en péril les fondements de la discipline. On procède en effet à l'intégration de collègues « littéraires » dans des équipes d'historiens et géographes qui ne comprennent pas toujours notre spécificité d'hispanistes ou de lusistes. On assiste parfois à une mise en rivalité de langues vivantes plus ou moins hégémoniques au sein de certaines structures mal équilibrées. Ces situations engendrent souvent, au-delà de la morosité, un repli sur une recherche essentiellement ou exclusivement individuelle et donc peu soutenue en termes de moyens financiers. Se pose alors le problème de la légitimité ou de la pertinence du statut d'enseignant-chercheur dans un contexte de dégradation du travail de spécialité qui caractériserait aujourd'hui l'hispanisme. Autrement dit, doit-on ou peut-on en rester à ces constats négatifs ?

Plutôt que de nuancer ces positions (qui le mériteraient évidemment) ou d'en chercher les causes objectives, j'apporterai ici le témoignage d'une jeune collègue :

Entrée comme MCF dans une université de la périphérie parisienne, elle a été invitée à rejoindre une équipe d'historiens qui la considéraient au départ comme une spécialiste de langue. Mais, fait-elle remarquer, une évaluation par l'AERES a peu à peu changé la donne. Son inclusion dans

un axe intitulé « Patrimoine et sacré » (pas évident au départ) lui a permis d'être mieux écoutée mais aussi de profiter de ce qu'elle nomme des « clefs de compréhension » dont elle n'avait pas idée jusqu'alors et qui lui ont permis de réorienter en partie sa recherche. Elle a même pu imposer les noms d'hispanistes français et espagnols pour l'organisation d'un colloque et, je la cite en substance, elle ne se sent plus isolée, participe à la gestion de l'équipe et mène vaillamment sa bataille pour faire reconnaître l'intérêt de l'histoire et de la littérature espagnoles. « Le défi, conclut-elle, est de faire exister nos perspectives. Pour moi la question de la dilution n'en est pas une : j'ai pu trouver ma place d'hispaniste, celle de ma formation et de ma pluridisciplinarité ».

Une autre collègue, dans un bilan peut-être plus mitigé, relève son implication progressive dans des programmes de recherche très éloignés de sa « vocation initiale » mais insiste sur l'ouverture acquise et sur un indéniable enrichissement intellectuel... au prix, dit-elle, de beaucoup de temps et d'énergie. Ces discours, plutôt optimistes ou rassurants, appellent à d'autres prises en compte.

Stratégies d'adaptation

Plus que des formes auxquelles on serait contraint de renoncer, c'est bien la perte de substance de l'hispanisme qui constitue le souci majeur. Pour cela, il faut se convaincre de l'adaptabilité de notre discipline, de sa capacité d'ouverture tout en restant vigilant sur le maintien, coûte que coûte, d'un concept qu'on pourra trouver dépassé, celui de la qualité scientifique (pour éviter l'idée par trop galvaudée d'excellence).

L'interdisciplinarité – ou transdisciplinarité – (avec les nuances nécessaires qu'impose l'usage de ces termes) est certes une question de temps et d'effort mais aussi de conviction et d'enthousiasme. La collaboration inter ou intra universitaire, si souvent invoquée sur des axes thématiques concertés, doit en favoriser la mise en place. Je persiste à penser qu'une réflexion théorique approfondie sur ces principes de recherche doit être menée et déboucher sur des protocoles précis de travail en commun : colloques, bien sûr, mais aussi véritables ouvrages collectifs ou mise au point de tout autre document « pensé ensemble », mise en valeur de ressources documentaires et traduction commune de textes.

Les laboratoires multi-langues semblent moins adaptés à cette transversalité. C'est du moins ce qui ressort des réponses qui m'ont été transmises. On préfère assurément les découpages sur segment chronologique ou rapprochant des chercheurs de domaines considérés comme proches (les lusistes et les italianistes, par exemple). Des équipes de ce

type affichent une certaine réussite. Peut-on imaginer un jour un retour à des équipes interuniversitaires telles que les PRES pourraient les justifier ? L'autonomie des universités constitue sans doute un obstacle à ces éventuelles réorganisations. Reconnaissons cependant que rien n'interdit les collaborations et les échanges. Et les exemples sont légion.

L'international est à l'évidence une dimension indispensable au rayonnement de la recherche hispaniste. Rappelons que nos universités partenaires, en Europe ou ailleurs, ignorent la structuration en équipes reconnues mais ont adopté depuis longtemps la recherche sur projet limité dans le temps. Avouons aussi qu'ils nous envient parfois et qu'ils sont tout disposés à des échanges multiples et soutenus, intéressant au premier chef les étudiants de master et de doctorat qui représentent, est-il besoin de le rappeler, l'avenir des disciplines. Les projets de recherche, toujours plus contrôlés, peuvent parfois rassembler des parties d'équipes (à savoir un groupe interne et limité de chercheurs) : si ces projets sont désormais une norme de fonctionnement (et constituent un apport de moyens financiers), ils peuvent conduire à une relative déstructuration contre laquelle il convient de réagir.

Pour revenir aux contenus eux-mêmes de ces programmes, insistons sur le fait que les perspectives comparatistes sont parmi les plus privilégiées. Et sans vouloir dresser ici un catalogue, rappelons la primauté de thématiques embrassant les questions relatives à la construction de la mémoire et à l'identité, aux transferts culturels, aux études de genre et d'ethnicité, à la prise en compte des processus de création et de mise en valeur des patrimoines, etc. Chacun reconnaît là ces nouveaux « lieux communs » de la recherche. Enfin, il peut être intéressant de consulter, puisqu'ils sont accessibles en ligne, les évaluations de l'AERES – sans oublier que les experts sont aussi des collègues – dont les commentaires et recommandations proposent bien des pistes de réflexion et modalités de mise en œuvre.

Quelques points de conclusion

Sans doute aurions-nous intérêt avant tout à décloisonner nos thématiques de recherche et à évaluer les marges de manœuvres d'équipes souvent composites mais qui regroupent aussi des forces non négligeables, celle des émérites, des associés et des post-docs dont on doit revendiquer la prise en compte. Le rajeunissement de l'hispanisme est une valeur

essentielle pour le court terme. Il doit déterminer la juste prise de conscience des difficultés que nous traversons (liées aux baisses d'effectifs ou aux menaces de suppression de postes) mais aussi engager à des évolutions rénovatrices marquées au sceau d'un dynamisme partagé. La structuration de nos équipes de recherche, si elle ne saurait aujourd'hui nous satisfaire pleinement, s'ouvre à des mutations possibles et à des stratégies d'affirmation qui laissent des raisons de croire en un avenir florissant de l'hispanisme et du lusitanisme dans le contexte universitaire français.